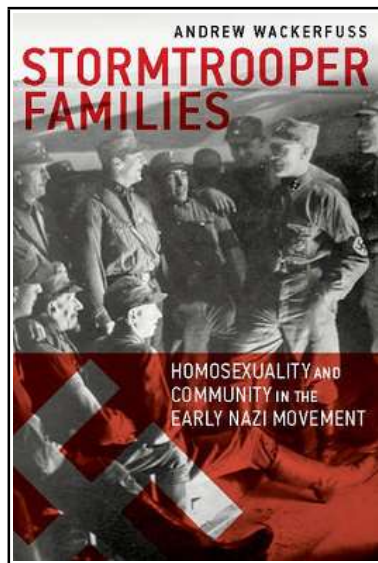




Le livre représenté ci-dessus constitue une réfutation (minimale) de l'ouvrage de Scott Lively et Kewin Abrams The Pink Swastiska qui rend un tout autre son de cloches que la construction homophobe délirante de ces deux compères.

Stanislas Berton, un propagandiste catholique nancéen en a fait ses choux gras en traduisant cette « cochonnette » des plus infectes en en faisant la promotion grâce à la complicité d'activistes de Web TV incapables de voir plus loin que le bout de leur nez...

Rappelons que Berton se destinait sans doute à faire fortune dans le commerce des jeux vidéos après avoir hanté une école de marketing rémoise et l'on aimerait savoir quelle mouche l'a piqué pour que subitement il s'arroge une mission de prêcheurs sur Telegram où il a rêvé récemment de convertir Alain Soral qui, soit dit en passant, à tout d'un pédé refoulé. Je pense à ses anciennes incursions dans le milieu de la mode et il a du reste raconté qu'il avait été longtemps hébergé par un gay dans un réduit de fortune durant ses années de galère...

J'ai dégôté une version numérisée de l'ouvrage sur un site bien connu et je l'ai traduite en français grâce à l'IA et j'ai demandé à Chat GPT d'en faire le résumé.

Résumé de l'ouvrage par IA interposée

Les pages indiquées ci-dessous sont celles de l'édition imprimée, reproduites dans le livre. Pour les chapitres numérotés, la page du fichier PDF correspond généralement à la page imprimée + 25.

Idée générale de l'ouvrage

Wackerfuss ne soutient ni que le nazisme aurait été un mouvement homosexuel, ni que l'homosexualité expliquerait sa violence. Il étudie surtout la SA de Hambourg comme une communauté masculine qui cherchait à remplacer les familles désorganisées par la guerre, le chômage et les transformations sociales. Cette « famille de substitution » reposait sur la camaraderie, les tavernes, les foyers SA, les relations affectives entre hommes, le soutien des femmes et parfois celui des Églises.

Cette sociabilité pouvait accueillir certains homosexuels tout en cultivant une homophobie publique. Après 1934, Hitler exploita précisément cette contradiction : l'homosexualité de Röhm et de certains de ses proches servit à justifier la purge de la SA et à présenter des assassinats politiques comme une opération de restauration morale.

Introduction – p. IX-XXIV

L'auteur commence par distinguer les SA des autres composantes du régime nazi : les chemises brunes furent les militants de rue du nazisme avant 1933, et non les principaux exécutants de la politique concentrationnaire et génocidaire ultérieure.

Il expose son objectif : comprendre comment des relations ordinaires – familiales, amicales, professionnelles, locales et sexuelles – contribuèrent à constituer une organisation extrêmement violente. La SA tirait une partie de sa force de liens affectifs réels et de communautés de proximité. Elle offrait à ses membres une fraternité, une identité et un sentiment d'utilité.

Wackerfuss critique deux interprétations opposées :

- celle qui transforme l'homosexualité de Röhm en explication générale du nazisme ;
- celle qui, pour combattre cette thèse homophobe, minimise excessivement la présence et le rôle de certains homosexuels dans la première SA.

L'enquête porte principalement sur Hambourg, dont les archives permettent de reconstituer les réseaux familiaux, militants et sexuels. L'auteur insiste enfin sur la pluralité historique des termes allemands : *Kameradschaft*, *Gemeinschaft*, *Volk*, *Heim*, *Sturm*, etc., que la traduction française rend imparfaitement.

Chapitre 1 – « Pères et ancêtres », p. 1-32

Ce chapitre reconstitue les héritages familiaux, politiques et urbains dont sont issus les futurs SA de Hambourg.

Wackerfuss prend notamment pour fil conducteur Franz Tügel, futur évêque luthérien nazi. La mort précoce de son père entretint chez lui une vision idéalisée de l'autorité paternelle. L'auteur rapproche ce cas des biographies de nombreux militants qui transformèrent la recherche d'un père disparu, affaibli ou humilié en aspiration à un chef politique autoritaire (p. 1-10).

Il retrace ensuite la culture particulière de Hambourg : cité hanséatique longtemps autonome, républicaine, commerçante et tournée vers l'Atlantique, mais également gouvernée par une oligarchie patriarcale de grandes familles marchandes (p. 10-20). Dans cette société, certains rapports homosexuels entre maîtres, domestiques, soldats ou subalternes pouvaient s'inscrire dans des relations de patronage et de domination sociale, sans constituer encore une identité homosexuelle moderne (p. 15-19).

L'intégration de Hambourg dans l'Empire allemand, l'influence prussienne, l'industrialisation, l'épidémie de choléra de 1892 et l'essor du mouvement ouvrier ébranlèrent l'ancien ordre hanséatique (p. 20-24). Les élites craignaient simultanément la perte de leur autonomie face à Berlin et la montée politique des masses. Les affrontements relatifs au suffrage, notamment en 1906, annoncèrent une brutalisation de la vie publique (p. 22-24).

Les futurs nazis héritèrent donc d'une double nostalgie : celle de l'indépendance de Hambourg et celle de la puissance impériale allemande. Ils rêvaient de restaurer une communauté harmonieuse supposée avoir existé avant les divisions de classe, la démocratie de masse et la défaite militaire (p. 24-27).

Chapitre 2 – « Fils brisés », p. 33-90

Le chapitre analyse les conséquences de la Première Guerre mondiale sur la génération fondatrice de la SA.

La défaite fut interprétée non comme un échec militaire et politique, mais comme une trahison familiale et nationale. Ludendorff et Hindenburg contribuèrent à diffuser le mythe du « coup de poignard dans le dos », rejetant sur les révolutionnaires, les socialistes et les Juifs la responsabilité d'une défaite dont l'état-major connaissait pourtant les causes réelles (p. 36-44).

La guerre avait bouleversé les rôles masculins et familiaux. Des millions de jeunes hommes avaient vécu dans une communauté presque exclusivement masculine, fondée sur la discipline, le danger, le deuil et la camaraderie. Le retour à la vie civile fut difficile : pères morts ou discrédités, anciens combattants incapables de retrouver leur statut, femmes devenues plus indépendantes et jeunes hommes privés des moyens économiques de se marier (p. 44-51).

Wackerfuss souligne l'ambiguïté de la camaraderie guerrière. Elle pouvait comporter une affection profonde et parfois une dimension érotique, mais il serait abusif d'assimiler toute intimité militaire à l'homosexualité. Cette expérience légitima néanmoins des communautés masculines très intenses (p. 44-51).

Les premières formations paramilitaires, puis la SA, prolongèrent cette culture. Les tavernes devinrent leurs lieux de réunion, de propagande et de recrutement. Elles offraient aux jeunes hommes un espace de sociabilité, une « maison » politique et la possibilité de retrouver la fraternité perdue du front (p. 51-67).

Le chapitre retrace enfin la fondation et les premières crises de la SA hambourgeoise : luttes de factions, rôle d'Alfred Conn, relations avec les corps francs et autres organisations nationalistes, ainsi que tensions entre respectabilité bourgeoise et violence militante (p. 67-90).

Chapitre 3 – « Les Stormtroopers affrontent le criminel », p. 91-108

Ce court chapitre étudie une affaire révélatrice : celle du SA Gerhold, impliqué dans une tentative criminelle et dont une ancienne relation homosexuelle fut dévoilée au tribunal.

L'affaire associa publiquement trois images inquiétantes : le criminel, le conspirateur et l'homosexuel dissimulé. La presse insista sur la relation entre Gerhold et son ancien amant, alors même que cette relation ne suffisait pas à expliquer son comportement criminel (p. 91-98).

La SA réagit en organisant une démonstration publique contre la pièce de théâtre *Le Criminel*, qui traitait de l'homosexualité et de la loi pénale. Cette mobilisation permettait à l'organisation de se présenter comme gardienne de la moralité masculine et de détourner les soupçons suscités par Gerhold (p. 98-102).

Wackerfuss montre ainsi la fonction politique de l'homophobie : elle protégeait l'image virile de la SA, lui permettait d'attaquer la culture libérale de Weimar et distinguait les relations de camaraderie jugées nobles des relations homosexuelles désignées comme criminelles (p. 102-107). L'auteur évoque aussi, avec prudence, la possibilité d'une « formation réactionnelle » chez certains militants, mais il ne réduit pas l'homophobie nazie à une homosexualité refoulée.

Chapitre 4 – « La bataille de Sternschanze », p. 109-138

Le chapitre décrit la transformation de la SA hambourgeoise en mouvement politique de masse pendant la crise économique.

À partir de 1928-1930, les nazis développèrent une presse locale plus efficace, notamment la *Hanseatische Warte*. Ils apprirent à présenter les SA à la fois

comme des combattants héroïques et comme les victimes d'une terreur communiste prétendument omniprésente (p. 109-114).

L'« offensive de quartier » consistait à organiser des marches dans ou près des bastions ouvriers. Ces défilés devaient montrer la discipline, la jeunesse et la puissance du mouvement. Officiellement, la direction interdisait certaines provocations ; en pratique, les itinéraires étaient choisis de manière à provoquer des réactions et à produire des affrontements politiquement exploitables (p. 114-116).

La bataille de Sternschanze du 7 septembre 1930 constitue l'étude de cas centrale (p. 116-126). Une marche nazie traversant une zone disputée dégénéra en violences avec les communistes. Chaque camp reconstruisit ensuite l'événement à son avantage. Les nazis se présentèrent comme une communauté innocente attaquée, tout en glorifiant la combativité de leurs hommes.

Les funérailles, récits de martyrs et campagnes de presse transformèrent les blessés et les morts en preuves de l'héroïsme SA. La violence ne fut donc pas seulement un instrument physique : elle devint un récit affectif capable de renforcer la solidarité interne et d'attirer des sympathisants (p. 126-138).

Chapitre 5 – « Communauté et violence », p. 139-192

Wackerfuss étudie ici les mécanismes sociaux qui permettaient à la SA de convertir des hommes marginalisés en militants fidèles.

Le chômage et l'instabilité économique empêchaient beaucoup de jeunes hommes d'assumer le rôle traditionnel de soutien de famille. La SA leur proposait une interprétation politique de leur échec : ils n'étaient pas personnellement responsables ; le « système » de Weimar avait détruit l'emploi, la famille et la masculinité allemande (p. 139-149).

Les foyers SA, ou *Heime*, procuraient logement, nourriture, entraide, loisirs et contacts professionnels. L'organisation aidait ses membres lors des périodes de chômage, de maladie, d'emprisonnement ou de difficultés judiciaires. Elle constituait ainsi une véritable famille de substitution (p. 149-161).

Les femmes n'étaient pas absentes de cet univers. Mères, épouses, fiancées et militantes participaient aux bals, collectes, cuisines et secours aux prisonniers. Leur présence donnait une apparence domestique et respectable à une communauté paramilitaire violente (p. 161-173). La SA valorisait la famille traditionnelle tout en exigeant de ses membres une disponibilité militante qui retardait souvent leur mariage.

Le retour de Röhm à la direction de la SA rendit plus visible la question homosexuelle (p. 173-187). Certains homosexuels bénéficiaient de protections personnelles et de réseaux de camaraderie ; d'autres faisaient l'objet de rumeurs, de chantage ou d'exclusion. Röhm séparait la valeur politique d'un homme de sa

vie privée, mais cette tolérance restait limitée, instable et subordonnée à la loyauté.

Le chapitre conclut que la SA ne fut ni une organisation homosexuelle ni une organisation purement homophobe. C'était une communauté homosociale où l'intimité entre hommes était essentielle mais devait être constamment distinguée, publiquement, de l'homosexualité stigmatisée (p. 187-192).

Chapitre 6 – « Dimanches sanglants », p. 193-242

Le chapitre montre comment la religion, la propagande et la vie quotidienne transformèrent la violence en devoir moral.

Une fraction païenne ou völkisch existait autour d'Alfred Conn, mais elle fut progressivement marginalisée. À l'inverse, Franz Tügel et d'autres pasteurs luthériens conservateurs rapprochèrent leur Église de la SA. Ils présentaient les combats contre les communistes comme une défense de Dieu, de la famille et de la nation (p. 193-199).

La sous-culture SA fonctionnait comme une « école de violence » : gardes, exercices physiques, jiu-jitsu, discussions de taverne, journaux militants et récits d'agressions apprenaient aux membres à interpréter presque toute action violente comme de la légitime défense (p. 199-216). Les récits privilégiaient les attaques contre les foyers SA, les femmes, les domiciles ou les militants isolés, créant un sentiment permanent d'encerclement.

Wackerfuss étudie ensuite plusieurs meurtres, notamment les affaires Pohl et Henning (p. 216-228). Les auteurs nazis étaient représentés comme de jeunes hommes honnêtes, égarés ou poussés à bout par les provocations communistes. Leur communauté familiale et militante atténuait leur responsabilité personnelle.

Le « dimanche sanglant d'Altona », le 17 juillet 1932, marque l'aboutissement de cette stratégie (p. 228-242). Une marche SA dans un quartier ouvrier conduisit à des tirs et à de nombreux morts. L'incertitude sur l'origine exacte des coups de feu permit aux nazis de se poser en victimes et de dénoncer l'incapacité de la République à maintenir l'ordre. La violence SA contribua ainsi à créer le chaos dont Hitler prétendait être le remède.

Chapitre 7 – « La SA prend le pouvoir », p. 243-294

Le chapitre couvre la prise de pouvoir de 1933 et ses conséquences sur la communauté SA.

À Hambourg, les SA participèrent immédiatement à la terreur contre les communistes et les sociaux-démocrates. L'incendie du Reichstag fournit au régime le prétexte juridique permettant de suspendre les libertés et d'éliminer l'opposition (p. 243-255).

Wackerfuss examine la campagne communiste autour de Marinus van der Lubbe. Le *Livre brun* de Willi Münzenberg tenta de présenter l'incendiaire comme un homosexuel manipulé par les nazis. Cette propagande antifasciste, insuffisamment étayée, contribua à installer durablement l'image d'un nazisme intrinsèquement homosexuel (p. 246-251).

La *Gleichschaltung*, ou « mise au pas », transforma les administrations, associations, syndicats et institutions locales. Les SA obtinrent temporairement des fonctions policières, participèrent aux arrestations et bénéficièrent d'une amnistie pour leurs anciens crimes politiques (p. 255-269).

La victoire provoqua cependant une crise d'identité. Des opportunistes affluèrent, tandis que les anciens combattants de la période de lutte estimaient perdre leur communauté privilégiée. La croissance massive de l'organisation dilua la camaraderie originelle (p. 269-279).

Les violences, humiliations, extorsions et interventions arbitraires des SA suscitérent bientôt l'hostilité de la population, de la police, des conservateurs et d'autres organisations nazies (p. 279-294). La « famille » volontaire de la période de lutte devenait une communauté coercitive exigeant l'obéissance de toute la société.

Chapitre 8 – « Les Longs Couteaux », p. 295-320

Après la prise du pouvoir, Röhm souhaitait maintenir l'autonomie de la SA et lui donner un rôle central dans une « seconde révolution ». Ses ambitions inquiétaient l'armée, les élites économiques, la SS, Göring, Himmler et Heydrich. Même sans projet concret de coup d'État, l'indiscipline quotidienne des SA menaçait l'image d'ordre que Hitler voulait imposer (p. 295-299).

Les 30 juin et 1er juillet 1934, Hitler fit arrêter et assassiner Röhm ainsi que plusieurs dirigeants SA et adversaires politiques. À Hambourg, des responsables furent arrêtés, certains exécutés et plusieurs SA homosexuels prirent la fuite, mais la purge y fut moins meurtrière qu'en Bavière ou à Berlin (p. 299-301).

Le point essentiel est la justification de la purge. Hitler présenta les victimes comme une « clique » homosexuelle corrompue qui aurait conspiré contre l'État. L'homophobie permit de transformer un règlement de comptes politique et des meurtres extrajudiciaires en acte de purification morale (p. 301-307).

Après la purge, les enquêtes, dénonciations et exclusions pour homosexualité se multiplièrent dans la SA (p. 307-319). Des comportements auparavant tolérés ou traités discrètement devinrent des motifs de persécution. Le régime ne pouvait toutefois pas exclure indistinctement tous les hommes soupçonnés : il sélectionnait les victimes selon leur utilité, leurs protections et les rivalités locales.

La purge détruisit donc l'autonomie de la SA et la vieille solidarité qui avait permis à des hommes très différents, y compris certains homosexuels, de coexister au sein de la même communauté militante.

Épilogue – « De Sodome à Gomorrhe : Hambourg en ruines », p. 321-348

Après 1934, la SA survécut mais perdit son rôle central. Ses effectifs diminuèrent, son moral s'effondra et ses dirigeants cessèrent progressivement de recueillir les plaintes et rapports internes qui témoignaient autrefois de la vitalité de la communauté (p. 321-326).

Beaucoup d'anciens SA se marièrent, trouvèrent un emploi ou rejoignirent d'autres institutions nazies. L'organisation fut réorientée vers l'entraînement, la propagande raciale et l'antisémitisme. Elle participa encore aux violences antijuives, mais celles-ci furent désormais mieux coordonnées par l'État et la SS (p. 326-335).

L'ancienne communauté SA, relativement composite et fondée sur des fidélités personnelles, fut remplacée par une conception plus rigide de la *Volksge-meinschaft*, définie par la race, l'obéissance et l'exclusion. L'homosexualité devint l'un des symboles permettant de rejeter certains anciens camarades hors de la communauté nationale.

Wackerfuss suit enfin la postérité du mythe des « nazis homosexuels » après 1945 (p. 335-348). Cette représentation fut reprise aussi bien par certains antifascistes que par des auteurs hostiles aux droits des homosexuels. Elle transforme une présence réelle mais limitée – Röhm et plusieurs membres de ses réseaux – en explication globale du nazisme.

La conclusion de l'auteur est inverse : la violence nazie ne résulta pas d'une orientation sexuelle. Elle fut rendue possible par la politisation de relations affectives ordinaires – famille, fraternité, amitié, voisinage et camaraderie – puis par la désignation de groupes supposés corrompre cette communauté. L'homophobie servit successivement à renforcer l'identité masculine de la SA, à attaquer ses adversaires, puis à éliminer ses propres dirigeants.
